

DIEU DANS L'ATELIER DE PIERRE JEAN JOUVE

Philippe Raymond-Thimonga

Prologue

C'est Dieu le plus souvent qui dans les récits de la Création a choisi d'installer l'homme sous le voile constellé de son atelier. Plus tard, après cette expérience, l'homme souhaitera à son tour devenir créateur et loger l'inexplicable monde dans les plis d'un dessin, d'un profil, d'une glaise, l'homme un beau jour souhaitera recueillir l'ensemble prodigieux qui le contient dans le creux de sa main. Suivant cette voie, l'homme finira tôt ou tard par y loger Dieu lui-même. C'était prévisible. Pas vraiment contournable.

Complètement inévitable ?

Tôt ou tard l'homme a voulu loger Dieu dans son propre atelier. D'ailleurs, selon certaines écritures, ce serait Dieu lui-même qui aurait choisi de s'incarner dans la grotte du souffleur, du graveur, dans l'étable du roi ou du mendiant, ce serait Dieu lui-même qui aurait choisi de descendre... À moins que non, décidément, c'est trop étrange (comme l'indiqueraient des écrits profanes plus récents), à moins que Dieu ait bien été logé dans la grotte du poète ou du proscrit, à moins que Dieu ait bien été glissé tout vif – un rien surpris ? – entre les pages du romancier !

C'est pourquoi aujourd'hui (quelles qu'aient été les véritables circonstances) il m'a semblé intéressant de me pencher sur ce qu'est devenu Dieu dans l'atelier de Pierre Jean Jouve.

Introduction

Suite à mes précédentes randonnées parmi ses gouffres¹, j'aimerais aborder la question (en apparence contradictoire mais unie en profondeur) de la modernité littéraire et de la quête spirituelle chez Jouve, c'est-à-dire essayer de montrer en quoi l'approche de Dieu dans son œuvre se révèle également moderne. Dans un premier temps j'indiquerai en quoi le Dieu de Pierre Jean Jouve peut être tenu pour « pas du tout moderne » (c'est la moindre des choses), avant d'essayer de montrer comment sa relation au divin (au spirituel ou au transcendant) peut être reliée aux différentes modernités qui accompagneront Jouve durant le xx^e siècle, puis qui lui succéderont jusqu'au début du xxi^e, ce qui me permettra d'évoquer des écrivains plus récents.

Nombreux sont les commentateurs qui ont su rendre hommage à la modernité singulière, on pourrait dire *traversante*, de Pierre Jean Jouve. Les textes ou travaux de Christiane Blot-Labarrère, Béatrice Bonhomme, Aude Préta-de Beaufort, Laure Himy-Piéri, Jean-Paul Louis-Lambert, Jean-Yves Masson ou Lakis Proguidis, et beaucoup d'autres... ont su éclairer les traits précurseurs d'une aventure littéraire sans équivalent au xx^e siècle : qu'il s'agisse de poésie, de roman, d'essai, de traduction ou de musicologie. Cependant, que l'on pense au surréalisme – Jouve se tient sur le même terrain qu'André Breton mais regarde dans une direction opposée –, que l'on pense à l'existentialisme ou aux formalismes des années 1950-1960 : la modernité littéraire au xx^e siècle (comme nous le verrons plus loin) s'est d'abord construite sur la mort de Dieu.

De fait, ce qui sépare Jouve des modernités voisines et prochaines tient à son recours à une économie de la grâce et du péché issue de la théologie catholique, à cette fatalité d'un mal consubstantiel à l'Éros, à l'obligation (tant chez ses personnages que dans sa propre existence) de goûter à la mise à mort de l'amour sensuel pour atteindre au salut. Bref, toute une trame de valeurs (parfois dure comme le fer) héritée de la religion chrétienne, empruntée, reprise, voire aggravée par l'interprétation

1. En particulier les articles : « La culture des ténèbres », spécial Jouve, *L'Autre* (1992), puis « Héroïsme et sainteté » (2008) et « Beau de Jouve » (2009), parus tous deux dans *L'Atelier du roman*.

parfois mortifère que l'auteur *ne peut se retenir* d'en faire... Interprétation en lien peut-être avec certaines lectures de l'enseignement de saint Paul, dans cette *torsion*, entre autres, d'avoir à creuser le mal pour mieux faire advenir le bien : « Plus profond le péché, plus vraie est la lumière », résumera sobrement Jouve à ce sujet dans son livre de poésie, *Kyrie* (1938).

Toutefois, cette grille de valeurs étant loin de brider une foi, en profondeur et en vérité, très éloignée des dogmes et des institutions, je vais tenter d'aborder les aspects plus novateurs de l'approche de Dieu dans son œuvre. Pour ce faire, je m'appuierai sur quatre motifs principaux : une approche non institutionnelle du religieux ; des liens innovants entre psychanalyse, esthétique et spiritualité ; une vision transgressive des relations entre le mal et Dieu ; enfin, le devenir aride ou l'expérience de l'incomplétude chez les personnages romanesques et dans la vie même de l'auteur.

I. Une approche non institutionnelle du religieux

En 1938, dans *La Faute*, texte lumineux de lucidité intraitable, Jouve écrit :

La théologie ancienne a inventé des édifices explicatifs grandioses et précis, mais justement en ces lieux grandioses et précis mon âme se sent une étrangère. [...] La liste des péchés dressée par l'Église m'est aussi extérieure que le dogme de l'Immaculée Conception.

Tout au long de sa vie – surtout depuis sa *Vita Nuova* (1921/1924) – Jouve montrera une appropriation non orthodoxe, sinon hérétique, du religieux. Jusque dans ses écrits où se dépouille sa foi la plus nue, cet artiste manifestera une liberté d'esprit et un goût du risque qui le rendent voisin (sans appartenance esthétique) des recherches de certains de ses exacts contemporains, tels que Georges Bernanos (1888-1948), Nikos Kazantzakis (1883-1957) ou, moins attendu ici mais tout aussi pertinent, Mikhaïl Boulgakov (1891-1940), avec son magistral roman, conçu entre 1927 et 1938, *Le Maître et Marguerite*.

Si elle n'a déjà été faite, une étude comparée de ces auteurs – auxquels pourraient s'ajouter Hermann Hesse (1877-1962), à peine plus

âgé, Graham Greene¹ (1904-1991), plus jeune d'une génération – serait à approfondir quant aux rapports souvent mal perçus entre quête spirituelle et modernité littéraire. Dans leur lieu et leur culture propre ces écrivains ayant su tenir compte de l'horizon esthétique, politique, social, religieux, technique ou philosophique de leur temps, avec leurs avant-gardes... pour renouveler (de manière parfois toujours actuelle) la question de Dieu.

Nikos Kazantzakis, Georges Bernanos ou Pierre Jean Jouve, en particulier, mais aussi Mikhaïl Boulgakov à sa façon, apparaissant ici comme des écrivains aventuriers, je veux dire des écrivains-chercheurs-de-Dieu aventuriers... Avec, parfois, sous la dramaturgie même de leur roman : l'éclat d'un Dieu disruptif.

II. Liens innovants entre psychanalyse, esthétique et spiritualité

Le deuxième motif de cette modernité du spirituel chez Jouve tient au rajeunissement de la théologie par l'emploi de certaines découvertes de la métapsychologie freudienne. Cette science nouvelle à laquelle Jouve a été initié par la très freudienne, très chrétienne et très secrète Blanche Reverchon : sa femme. Pour aller vite, on pense aux liens établis par Jouve entre le mal, ou force obsédante de destruction, et la pulsion de mort, la grâce et la sublimation, ou encore au rôle joué par l'inconscient à tous les étages de la création : celui du collectif, de l'auteur, du destin des personnages, ou encore le parcours du lecteur dans les épaisseurs du texte. Pierre Jean Jouve demeurant, en ce début du XXI^e siècle, un des écrivains français qui ont su le mieux *incorporer* à leur univers les apports de la jeune théorie. Ici je pense à une formule limpide de Salah Stétié, citée par Béatrice Bonhomme dans le n^o 8 de la *Revue des lettres modernes* (2006) :

Ambiguïté et réversibilité d'une œuvre qui trouve son inspiration dans la psychanalyse, la recherche spirituelle, et dans l'exigence esthétique qui fait la synthèse des deux sources précédentes.

1. Notamment avec son roman *La Fin d'une liaison*, paru à Londres en 1951.

Ainsi, au sein de la diversité très unie de ses livres, il n'est peut-être pas sans pertinence de tenir la *psycho-théologie-esthétique* de Pierre Jean Jouve pour une création, en soi, une œuvre à part entière, quelque chose d'assez en avance sur son temps que l'on pourrait envisager aujourd'hui comme une approche interdisciplinaire de l'humain.

III. Une vision transgressive des relations entre le mal et Dieu

Ô Dieu – pourquoi ne m'accordes-tu pas un peu plus de lumière – ou un peu plus d'obscurité ? J'ai la connaissance entière de ma division. Mais cette division ne serait-elle pas celle de Dieu ? Une si atroce condition, que je sois éternellement accusé en Dieu et coupable de la vie dont Dieu est l'origine, ne peut pas s'expliquer par la raison qui m'est ordinaire.

Et plus loin dans le même texte, *La Faute*, Jouve nous parle non de la misère de l'homme mais de « la misère de Dieu ». Cette approche non conventionnelle, périlleuse ou simplement gnostique selon les références de chacun, est particulièrement éclairante dans ses liens avec certains grands contemporains de Jouve. Ici, comme je l'indiquais un peu plus haut, on pense très fort à *Sous le soleil de Satan* (1926), ou à *Monsieur Ouine* (1943) de Georges Bernanos, mais aussi au roman *Le Maître et Marguerite* (1940) de Mikhaïl Boulgakov, et bien sûr à l'œuvre presque entière de Nikos Kazantzakis, en particulier *La Dernière Tentation* (1951) ou sa *Lettre au Greco* (1961). Or, il se trouve que cet autre regard porté sur les relations entre le mal et Dieu, ce scandale au cœur des hommes de l'inépuisable brutalité du mal et de l'ineffaçable présence de Dieu, cette manière plus transgressive de s'affronter à un tel paradoxe sera revisitée par des auteurs de la fin du xx^e et du début du xxi^e siècle, donc par des auteurs (poètes ou romanciers) en partie contemporains.

Avant d'aller plus loin, il est sans doute bon de faire un pas en arrière et de se souvenir que la majorité des modernités littéraires du xx^e siècle se sont d'abord construites sur *la mort de Dieu*. Au point que pour beaucoup de penseurs ou créateurs du siècle précédent (et aujourd'hui encore), modernité littéraire et désertion du ciel résonnent comme synonymes. La liste est longue et écrasante des poètes, romanciers ou simplement intellectuels qui, de Bataille à Blanchot, de Beckett

à Sartre, sans oublier, avec leurs ambiguïtés propres, Yves Bonnefoy, Louis-René des Forêts ou Marguerite Duras, la liste est longue et d'ailleurs éblouissante des auteurs qui dans la seconde moitié du xx^e siècle ont bâti leur œuvre sur le retrait (alors pensé comme définitif) de Dieu.

Or, ce qui dans cette démarche semblait irréversible (marginalisant au passage les percées anachroniques d'un Pierre Jean Jouve) allait peu à peu se montrer moins univoque dans le paysage de la littérature française. Ainsi, à mesure que se rapprochait la fin du xx^e siècle, l'on vit dans l'œuvre de quelques poètes ou romanciers s'agrandir d'autres horizons... aux lieux plus métaphysiques ou spirituelles. Ici on mentionnera bien sûr Bernard Vargaftig (1934-2012), Claude-Louis Combet ou encore Sylvie Germain, Christian Bobin, auxquels on pensera à joindre (en particulier sur ces liens inextricables entre le mal et Dieu) le travail d'Emmanuel Carrère (*L'Adversaire*, 2000 ; *Le Royaume*, 2014), Pierre Jourde (*Festins secrets*, 2005 ; *Paradis noirs*, 2009), Philippe Renonçay (avec presque tous ses romans, dont *Le Cœur de la lutte*, 2005, ou *Les Portraits de Laura Bloom*, 2019), Antoine Volodine (*Alto Solo*, 1991 ; *Des anges mineurs*, 1999), Philippe Claudel (*L'Enquête*, 2010) et quelques autres explorations..., auxquelles je me permettrai d'associer mes livres, *Ressemblances* (1997), *Domino* (2006) ou *L'Avancée* (2007), puisque c'est dans cette voie que s'inscrit en partie mon travail¹. Sans oublier de mentionner (de manière plus frappante dans ses derniers ouvrages) un auteur comme Pierre Guyotat (*Coma*, 2006 ; *Formation*, 2007). Précisons qu'une partie des auteurs évoqués ne se considèrent pas comme croyants, et encore moins comme religieux..., mais sans penser pour autant devoir exclure la métaphysique et le spirituel de leur recherche. Impossible de tous les citer, bien sûr, impossible de n'oublier outrageusement personne, l'important étant moins d'établir un catalogue que de dessiner des pistes, ouvrir des voies...

1. Se reporter aux travaux de Thierry Durand sur les romans de l'extrême contemporain, en particulier les articles « Figurations du post-divin dans le roman de l'extrême contemporain », *Libr-Critique*, déc. 2016, ou encore « Faillite transcendantale chez Philippe Claudel et Philippe Raymond-Thimonga », *The French Review*, n° 91, oct. 2017.

Je noterai juste au passage que ce qui est évoqué, *en France*, touchant à des liens neufs entre questions spirituelles et modernité littéraire, pourrait être établi avec la même pertinence *ailleurs*, en d'autres pays, et pour d'autres champs artistiques, notamment le théâtre ou le cinéma... Je pense ici à la série créée par Paolo Sorrentino, *The Young Pope* (2016), suivie de *The New Pope* (2020) avec Jude Law et John Malkovich, série dont l'exigence, la beauté et la transgression forment une étonnante illustration de mon propos.

Revenant plus particulièrement à l'œuvre de Jouve, il est significatif de ne pas trouver chez lui (à rebours d'autres aspects de sa théologie esthétique, l'Éros et le mal, la grâce et le sacrifice, la faute et l'existence) un véritable dualisme entre le mal et Dieu : que ce soit dans son texte de réflexion, *La Faute* (1938), ses derniers livres de poésies, *Mélodrame* (1957) ou *Moires* (1966), dans l'ensemble de ses romans, notamment *Paulina 1880* (1925), ou dans son poème dramatique, *Le Paradis perdu* (1927-1929) :

Il m'est impossible de ne pas vouloir ton contraire, la ténèbre, à présent que je l'ai devinée car elle était endormie en toi par dissimulation de certaines de tes qualités : effet de crainte divine, ou d'ambiguïté ?

... déclare Satan aux premières pages d'un récit qui se présente comme une splendide et ambitieuse réécriture de la Genèse et de Milton. Et, un peu plus loin – juste après la chute de l'Archange qui, selon Jouve, est à la fois « le plus semblable » à Dieu et la véritable « image » de l'homme –, on peut lire :

Satan n'a plus ses deux ailes.

N'est-il pas le seul séparé par un crime du créateur, de la créature et de toute la création ? Ainsi ce crime équivaut à Dieu en grandeur. Il y a Dieu et le crime, un et un. L'univers est formé de deux. [...] Dieu ne peut pas pourchasser le démon déchu plus loin qu'une certaine souffrance, car la douleur réside primitivement en Dieu [...].

C'est la raison pour laquelle maints commentateurs ont pu parler avec pertinence d'une « théologie du mal » chez Jouve, ou encore de

la « perspective plutôt hérétique » de sa théodicée. À noter sur ce thème non pas l'identité, ni même l'équivalence, mais plutôt l'étonnante proximité entre Jouve et Baudelaire. Le second étant sans aucun doute une des sources de la réflexion du premier sur le mal. Au point que l'on peut avancer, (même s'il ne sera pas possible de le développer dans cet article) que si, parfois, au cours de son flamboyant et douloureux parcours, Baudelaire s'est sincèrement identifié à Satan, Jouve, lui, s'est incroyablement identifié à Baudelaire.

IV. Le devenir aride ou l'incomplétude

À bien lire ou relire les romans de Jouve, il émerge que le parcours initiatique de ses principaux personnages – Paulina/Marietta dans *Paulina 1880*, Luc Pascal dans *Le Monde désert* (1927) ou Catherine Crachat dans *Hécate* (1928) – ne débouche pas sur un affermissement de leur foi, une claire avancée spirituelle, mais plutôt sur une expérience ambiguë, démunie, peut-être déceptive... voire franchement crépusculaire pour Luc Pascal. Autant d'itinéraires spirituels qui, à terme, renvoient chaque héros à sa pleine condition humaine : c'est-à-dire son incomplétude. Ici se dessine un parallèle suggestif entre les devenirs de Marietta, Luc et Catherine, marqués par une forme plus ou moins stoïque, plus ou moins pessimiste d'aridité et d'exil. Cette fraternité de leurs destins est tout à fait saisissante quand on effectue – comme pour des textes synoptiques – une lecture parallèle de la fin des trois romans. Et cependant cette fraternité devient encore plus éloquente quand on la place en miroir du parcours de l'auteur lui-même : Pierre Jean Jouve. En vérité, les liens sont profonds entre ces trois héros de la fiction jouvienne et l'évolution personnelle de leur créateur.

La dureté enferme le désaccord, il est désaccordé avec tout. [...] La casure est d'abord profondément en lui-même (il dit que le cœur lui meurt), mais on ne peut assurer que ce soit douloureux. [...] Comme il n'a de rapports directs avec aucune personne dite intellectuelle, et comme son œuvre trop essentielle ne peut rencontrer aucune faveur parce qu'elle n'éveille aucun plaisir, il verra son travail, dernière part vivante de son âme et chose pour laquelle il fut mis au monde, s'enfoncer progressivement sous ses yeux dans la région d'oubli. [...] Luc Pascal est encore vivant, il existe seulement dans

cette seconde où la Poésie entre en lui et parle ; et lui, parce qu'il sait qu'elle est la vie éternelle, voudrait la retenir toujours. [...] Mais le bref rayon s'éteint, les fantômes reparaissent, c'est l'inexistence de Luc.

... peut-on lire à l'avant-dernière page du *Monde désert*. Soit un auto-portrait par anticipation. Un authentique souvenir du futur. Et c'est sans doute la raison pour laquelle, près de trente ans plus tard, Pierre Jean Jouve écrira dans son essai autobiographique, *En miroir* (1954), au chapitre intitulé « De l'exil » :

Il m'arrive de me demander si je n'ai pas eu une affreuse prémonition, lorsque j'ai dessiné (par les traits grossis d'un personnage) la fin de Luc Pascal dans *Le Monde désert*.

On le comprend. Car les dernières pages du *Monde désert* forment un décalque troublant avec les vingt dernières années de leur créateur : son sentiment d'isolement social, de non-reconnaissance, et surtout les risques si particuliers encourus par son aventure esthético-spirituelle. Quand, le soir venu, seule la poésie demeure vivante. Au-dehors le désert (ou sa très bonne imitation). Quand, la mort de Jouve approchant, seul le poème capte l'éternité... tandis que l'homme se prend de plus en plus souvent à craindre de s'être cruellement abusé.

Comme si pour les devenirs de Marietta, Catherine, Luc, ou le sien propre, Jouve doutait au fond que l'œuvre de Dieu (en qui jamais il n'a cessé de croire) pût s'accomplir dans la matérialité d'une existence, doutait que l'opération spirituelle pût réellement s'épanouir dans le cœur d'un homme : y venir, oui, le visiter, mais très rarement s'y établir. Comme si Jouve avait toujours douté que le transcendant pût s'enraciner dans l'immanence. Spirituellement, sa vie durant, notre héros se sera tout entier tenu dans sa division. Sa faille : il ne l'aura jamais surmontée. À partir de cette faille, il sera parvenu non à s'ouvrir un chemin d'unification spirituelle, mais, avec toutes les couleurs de la vie, à composer un vitrail. C'est-à-dire atteindre une parfaite transmutation esthétique. Ce sera son triomphe. Et son écueil. Sa gloire. Et son exil.

À l'instar du personnage de Jésus dans *La Dernière Tentation* (1951) de Nikos Kazantzakis (créé au milieu de ce même xx^e siècle, mais sous

d'autres cieux), on peut avancer que les héros conçus par Jouve sont doués d'une humanité qui ne se résout pas à terme dans le divin. Et c'est par là sans doute qu'ils sont modernes. Voire contemporains. Et c'est par là qu'aujourd'hui encore ils nous touchent tant. Nous rappelant que la modernité littéraire du xx^e siècle ne s'est pas uniquement constituée sur la mort de Dieu, mais aussi sur une *autre manière* d'inscrire l'énigme de sa présence dans la vie des hommes.

Épilogue

Pour nous, lecteurs du xxi^e siècle, l'œuvre de Pierre Jean Jouve se déploie comme à la fois tragique et moderne car s'affrontant, au bout de la route, au risque du néant.

Le Dieu de Jouve, celui qu'il a logé au cœur de son atelier, peut même nous sembler contemporain par ce signe : Il s'y manifeste moins comme une réponse étincelante dans la nuit qu'une question obscure en plein jour.

Rayonnante spiritualité de Jouve, oui, c'est vrai, de la *Vita Nuova* jusqu'aux fragments des derniers jours. Mais aussi inquiète, voire inquiétante théologie de Jouve, car frayant avec le vide, l'obscur ou l'indéchiffrable, chez un artiste et un homme qui tous deux, au cours de leurs longues existences, ne se départiront jamais d'une commune lucidité.

Ph. R.-Th.